

UNE PREMIÈRE GÉNÉRATION DE SOLDATS « CANADIENS »

Par Nicolas Provencher, auxiliaire de recherche SHFQ

Cette chronique a pour but de présenter des articles qui aborderont l'homme dans son environnement à savoir la forêt. Nous parlerons des hommes qu'étaient les bûcherons, les cultivateurs, les autochtones, les soldats, etc. Nous présenterons les bûcherons qui dès le lever du soleil quittaient le confort relatif de leur habitation pour aller travailler de rudes heures dans un chantier aussi éloigné qu'inhospitalier, les autochtones qui depuis des milliers d'années vivent en harmonie avec la nature ou les soldats qui devaient combattre dans ce même environnement rempli de mystères et d'appréhensions. Voilà donc plusieurs exemples qui seront étudiés au fil des publications de la revue Histoires forestières du Québec éditée par la SHFQ.

Pour les soldats français venus défendre la Nouvelle-France, la forêt était source d'incompréhension et d'incertitude. Ce sera avec l'aide de leurs alliés algonquiens qu'ils réussiront à s'acclimater et, en quelques générations, ils deviendront des soldats aguerris et aptes à guerroyer en forêt.

Le rôle principal des premiers soldats français était de protéger les installations de la Nouvelle-France contre les raids amérindiens. Ils devaient sans cesse tenter de repousser les Iroquois, mais leurs expéditions en forêt étaient souvent désastreuses. La situation ne s'améliora pas avec l'arrivée du Régiment Carignan-Salière, mobilisé par Louis XIV, en 1665. Leur équipement, composé principalement d'une armure et d'un long mousquet, n'était pas adapté au climat et au terrain nord-américain. Leurs vêtements ne pouvaient pas résister aux rudes hivers. Dans ces conditions, un raid lancé le 9 janvier 1666 tourna au désastre. Perdus, les soldats errèrent pendant trois semaines autour du lac Champlain. Lorsqu'ils furent rendus à leur objectif, un village hollandais nommé Schenectady, quatre cents soldats étaient morts d'hypothermie et de faim. Il va sans dire que les soldats européens avaient tout à apprendre de leurs alliés amérindiens.



Arquebusier français au Canada au début du XVII^e siècle.
Source : Whitney, Lackenbauer, p. 13.

Les autochtones, quant à eux, faisaient la guerre en sol américain depuis plusieurs siècles. La forêt et le climat canadien ne constituaient plus un obstacle majeur. De toute évidence, la mobilité des guerriers était la clé de leur efficacité. Leurs mocassins confectionnés avec de la peau de cerf ou d'orignal étaient légers, confortables et très silencieux. De plus, lorsque l'hiver s'installait, les autochtones enfilaient des raquettes pour se déplacer efficacement sur la neige. Pour la guerre, ils préconisaient des armes silencieuses, mais meurtrières. Leurs arcs à flèches pouvaient mesurer jusqu'à cent soixante-dix centimètres et un bon tireur pouvait atteindre une cible en mouvement à plus d'une centaine de mètres. Avant l'arrivée des Européens, les pointes de flèches furent fabriquées avec de la pierre. Elles étaient conçues pour pénétrer et couper le corps de la victime afin de provoquer une importante hémorragie. Pour le combat corps à corps, le tomahawk et la massue étaient leurs armes de prédilection. Ils étaient conçus avec une pierre montée sur un manche de bois.



Canadiens en raquettes marchant sur la neige pour aller à la guerre, à la fin du XVII^e siècle. Source: Whitney, Lackenbauer, p. 24.

Les guerres entre les tribus rivales étaient courantes, mais à petites échelles. Ce que nous appelons aujourd'hui la « petite guerre » était leur tactique de prédilection. Sous le couvert des épaisses forêts, les guerriers amérindiens tendaient de dévastatrices embuscades. Ils se camouflaient en forêts, contrôlaient les routes d'approvisionnement ou construisaient des pièges afin de frapper leurs ennemis lorsqu'ils étaient les plus vulnérables. Justement, le terrain était d'une grande importance. Lorsqu'ils ne pouvaient pas encercler leur ennemi, ils le coinçaient à une falaise, à un lac ou à une rivière afin de restreindre leurs mouvements. Ces techniques de guerre complètement inconnues des Européens étaient parfaitement adaptées au terrain nord-américain puisqu'il était évidemment impossible de rassembler d'imposantes armées dans les forêts denses. De plus, ces tactiques de « Hit and Run » convenaient parfaitement aux objectifs limités des campagnes amérindiennes puisqu'ils causaient très peu de victimes.

C'est dans la deuxième moitié du XVII^e siècle que les soldats français adoptèrent progressivement la tenue et les tactiques de leurs alliés algonquiens en réponse aux attaques iroquoises de plus en plus fréquentes. Cette nouvelle tactique sera mise à l'épreuve lorsqu'en 1690 les Britanniques attaquèrent Québec.

« [Les Canadiens] étaient divisés en plusieurs petits pelotons et attaquaient sans tenir presque d'ordre, et à la manière des Sauvages, ce gros corps [d'Anglais] qui était fort serré. [...] Le feu dura plus d'une heure, nos gens voltigeaient incessamment autour des ennemis, d'arbre en arbre, et ainsi les furieuses décharges que l'on faisait sur eux ne les incommodaient pas »¹.

Au fil du temps, l'arrivée de soldats français en Nouvelle-France cessa et les officiers qui prirent la relève étaient natifs du Canada et ils étaient entraînés aux tactiques autochtones. On vit donc apparaître les premiers soldats canadiens. Capables d'opérer en forêt, ils seront envoyés dans des régions beaucoup plus éloignées afin de rendre les villes et villages plus sécuritaires.

Le 8 septembre 1760, lorsque la Nouvelle-France capitula face aux Britanniques, les conséquences pour les officiers canadiens furent importantes. En effet, la couronne britannique ne leur accorda pas de pensions contrairement à leurs homologues français. Plusieurs carrières militaires s'arrêtèrent brusquement. Par contre, l'héritage militaire des Amérindiens ne s'éteignit pas pour autant. En effet, au début du XX^e siècle, la milice canadienne croyait toujours en l'efficacité des tactiques amérindiennes. En 1897, le capitaine John Ross affirmait que la guérilla était pour des hommes courageux, sans entraînement ni ressource, le meilleur moyen de résister à une armée professionnelle. Selon lui, les soldats britanniques avec leurs appareils flamboyants n'étaient rien d'autre que de simples cibles disciplinées.

Références :

Lackenbauer, P. Whitney. Les autochtones et l'expérience militaire canadienne : une histoire. Canada, Défense nationale, 2010, 189 p.

Lacroix-Leclair, Jérôme, Éric Ouellet, « La Petite Guerre » en Nouvelle-France 1660-1759 : une analyse institutionnelle», Revue militaire canadienne, [En ligne], URL: <http://www.journal.forces.gc.ca/vo11/no4/48-ouellet-fra.asp>, consulté le 23 septembre 2015.

LEGAULT, Roch. Une élite en déroute : les militaires canadiens après la conquête. Outremont, Athena, 202 p.

MALONE, Patrick. The Skulking Way of War, Technology and Tactics Among the New England Indians. New York, Madison, 2000, 143 p.

WOOD, James. Militia Myth: Ideas of Canadian Citizen Soldiers, 1896-1921, Vancouver-Toronto, UBC Press, 2010, 368 p.

¹ Whitney Lackenbauer, *Les autochtones et l'expérience militaire canadienne : une histoire*, Canada, Défense nationale, 2010, p. 26.